Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 16

Artikel: La littérature de la guerre
Autor: Sensine, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211241

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA LITTÉRATURE DE LA GUERRE

Quand on voudra étudier, plus tard, la mentalité de ceux qui auront traversé l'affreuse crise où nous vivons, ce n'est pas chez les littérateurs de profession qu'il faudra en chercher l'expression. Ceux-là font de l'art ou bien obéissent à des mots d'ordre ; même en exprimant leur patriotisme, ils manquent la plupart du temps de sincérité. Quand ils ne font pas la roue devant le public pour étaler leur talent littéraire, ils cherchent à le capter en le flattant pour l'amener à leurs idées. Il y en a qui sont véritablement odieux dans les deux camps, parce qu'au moment où le sort de leur patrie est en jeu, ils trouvent encore le moyen de songer à leurs petites boutiques religieuses ou politiques.

C'est dans les lettres des humbles qu'on trouvera sûrement l'expression la plus sincère et la plus désintéressée des vrais sentiments de la foule ; il y aura de beaux livres à faire avec ces feuilles volantes, lancées aux quatre coins de l'horizon par tous ceux qui ont réellement écrit avec leur âme.

Ce qui frappe dans cette littérature éclose spontanément sous le coup des événements, c'est d'abord l'héroïsme tranquille des acteurs du sombre drame. Les pessimistes d'avant la guerre ont calomnié notre époque. Ils prétendaient que l'humanité, rongée par le matérialisme, avait dégénéré. C'est le contraire qui est vrai : on n'avait jamais vu autant de courage uni à tant de persévérance dans l'effort. Chez tous les belligérants, même chez ceux qui combattent pour une mauvaise cause, le patriotisme le plus ardent soutient les soldats, auxquels on demande maintenant une force d'âme presque surhumaine. Et cela nous montre que les progrès de l'instruction et du bien-être n'ont diminué en rien les mâles vertus de l'homme, car c'est par légions aujourd'hui que se comptent les héros.

On nous disait aussi que la démocratie était incompatible avec la discipline ; l'exemple de la France et de l'Angleterre nous fait voir combien cette opinion était erronée. Ce sont les classes populaires, sorties des écoles primaires, qui forment le gros des armées franco-anglaises : on peut voir, d'après leur conduite, combien elles ont le sentiment du devoir librement accepté.

Après l'héroïsme discipliné, c'est la pitié qui brille le plus dans cette horrible guerre, du moins parmi les civils, spectateurs angoissés de la crise terrible. On la constate surtout chez les neutres, et l'on peut dire, comme pour l'héroïsme, qu'on n'avait jamais vu un élan aussi unanime de noble charité. Même chez les petits, ce sentiment se manifeste d'une façon touchante. Et à ce propos, je ne résiste pas au désir de citer une lettre de fillette qui illustrera parfaitement ce que je veux dire. L'enfant qui l'a écrite est une petite Vaudoise, habitant une ville pas bien éloignée de Lausanne. Elle avait entendu parler des convois d'internés civils, qui passent journellement par la Suisse et où se trouvent un grand nombre de pauvres petits enfants. Au récit de leur misère, son cœur s'est ému et voici ce qu'elle a écrit à un Français de Lausanne, pour le charger d'une commission[1].

« Monsieur,

» Je vous envoie une de mes poupées que » vous aurez la bonté de donner à une petite » Française. Vous lui direz que je m'appelle » Pervenche M., que je lui envoie un bon bai- » ser et que je pense à tous les Français et que » je les aime bien.

» Ma poupée s'appelle Pierrette.

» J'aimerais bien savoir le nom de ma petite » Française.

» Je demeure à A... »

Dirai-je qu'en lisant cette délicieuse œuvrette, j'ai été profondément ému ? Si je ne craignais que la petite correspondante de M. L., me trouvât bien familier, je lui enverrais moi aussi un baiser.

C'est par cette anecdote que je veux, lecteurs, terminer ce grave article. Cette fin va d'ailleurs avec le début. Y a-t-il, après tout, un geste plus touchant que celui de cette fillette dont le cœur s'est serré en pensant au malheur d'une autre et qui lui offre sa poupée ?

Henri Sensine.

[1] La lettre a été écrite à M. A. Lapie, libraire à Lausanne, qui a eu l'amabilité de me la confier. J'ai retranché le nom de la ville et celui de la fillette pour laisser à cette gentille missive le charme de l'anonymat.

Pièce fausse. — M... a envoyé son nouveau cocher faire une emplette en ville.

Baptiste revient les mains vides :

— On n'a pas voulu la pièce que monsieur m'avait donnée ; elle était fausse.

— Ah ! voyons, où est-elle ?

Baptiste, d'un air surpris :

— Comme elle ne valait rien, ma foi, Monsieur, j'ai bu un bock avec.

LÈ DOU DRAGONS

Min vè vo conta onn' histoire dè militèro, vu qu'on ne parlè que guierra âo dzor de oué. On étai âo teimps dâo Sonderbon. On Etat-major lodzivè à la *Couronne*, à Morat. Et l'avai à sa disposechon quoquè dragon po porta lè z'ôdrès. Cliiâo dragons se tegnant âo pâilo découté l'Etat-major, bottâ, éperonnâ, prêts à parti. Le tsévau étiant sellâ à l'ètrablia.

Dou dè cé dragons s'appelavant Sami et Christi. L'ètiant dè crâno lurons, bon z'einfants, mâ ni l'on ni l'autro n'avai einventâ la pudra, et on arai pu ein trovâ de plli illumina, coumeint vo z'allâ vère.

Tot d'on coup, cauquon âovrè la porta dâo paîlo et crie :

— Une estafette pour Aarberg ! Vite en selle !

Sami, que l'iré adi zéla po fére lè coumechon châotè su son tsévau et via por Aarberg, à fond dè train !

L'arrevé devant la pinta io se teniai on autr' Etat-major, grimpè comm' on fou lè zègra, l'aovrè la porta :

— Bouna-né, mon colonet !... Mè vouaitsé arrevâ...

— Quiè vâo tou ?

— Hé ! su l'estafette... Cliiâo dè Morat l'an de que l'irè pressâ !

— As-tou lè papâi ?

— Ma fai na ! On ne m'a rein baillî !

— Tchancro de tabornio, quiè vin-tou fére ice ? Dépatze-té dè filâ. Ne t'ein prâo vu !

Sami, motzet, ne sè lo fâ pas dere dou iâdzo. Fâ demi-tor, remonte à tsévau et revint tot ballameint, sein sè pressa, dâo côté dè Morat. A ti lè veladzo s'arrête po baire quartetta. A Chiètres, fa baillî l'avéna à sa « Frida », commandè onna botoilhe dè Griesbach rodze et sè met à couïenna la sommelîra.

Arrevè Christi, son camerâdo.

— Io vas-tou ? que demandè Sami.

— On m'invouie à Aarberg.

— Ne l'ai va pas, gros dâdou ! Ne l'ai fâ pas bio... Et lè tot po rein ; vo reinvouiant d'na balla façon... m'an quasi fotu avau lè zégra !

Adon Christi s'attrablia avoué lli et fant 'na pecheinta ribotta...

A. R.

Entre voisins. — Vous savez pas, madame Bolomey, ma cousine de Renens vient de mourir de mort subite.

— Oh ! la pauv' femme !... Est-ce qu'elle y était sujette ?

La livraison d'*avril* de la Bibliothèque Universelle contient les articles suivants :

La guerre actuelle et le panslavisme, par Louis Léger, membre de l'Institut. — La situation militaire de la France, par X. — L'homme qui ne pouvait pas mourir. Légende, par Jean Mairet. — L'Allemagne, la conquête économique et la guerre, par Maurice Millioud. (Seconde et dernière partie.) — En l'Afrique occidentale. Chez les Guerzès de la forêt, par Vahine Papaa. — Un poète suisse. Carl Spitteler, par Otto Kluth. — Le péril musulman, par Sam Lévy. — Dödeli. Nouvelle, de Jacob Bosshart. — Variétés : Ivan Gontcharov, par A. Maurer. — Chroniques russe, par Ossip-Lourié ; allemande, par Antoine Guilland ; suisse romande, par Maurice Millioud ; scientifique ; politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

L'UNION DES SUISSES

La, en toute franchise, croyez-vous que la tension, assez aiguë, qui s'est produite au début de la guerre entre Suisses latins et Suisses allemands, soit vraiment dissipée comme d'aucuns l'assurent ?

Eh !... eh !... il ne faudrait point le jurer. Ne prendrait-on pas un désir pour la réalité ?

Pour dissiper tout à fait cette tension, assurément très regrettable, il ne saurait y avoir, semble-t-il, qu'une bonne et franche explication, sur ses causes primitives, profondes. Car il ne faut point s'abuser : la diversité de nos sympathies à l'égard de nos proches voisins, diversité accusée par la guerre, n'est ni la seule ni même la principale raison de nos dissentiments. Elle cessera probablement avec les circonstances qui l'ont provoquée. Il y a des causes plus anciennes, plus ancrées. Ce sont celles-ci sur lesquelles nous devons nous expliquer.

Souvent, en matière de conciliation ou de reconciliation, il est sage de passer réciproquement l'éponge sur ce qui s'est dit ou fait, d'éviter toute explication qui risquerait de ranimer le conflit. Ainsi, par exemple, lorsque le sujet du dissentiment est tout fortuit et ne menace pas de se renouveler. On tire une barre sur le passé et l'on reprend les relations sur page blanche, à compte nouveau.

Mais la tension qui s'est produite entre les deux parties de la Suisse n'est pas un incident : elle a ses racines dans le caractère bien différent de deux races très distinctes et pas du tout faciles à concilier ; elle a ses racines aussi dans l'inégalité numérique des parties, qui assure une prépondérance facile et presque constante à la plus nombreuse.

Or si l'on considère, d'une part, la différence très sensible de tempérament et de mentalité qui est affaire de race, et, d'autre part, la subordination politique permanente de l'une des fractions à l'autre, on en conçoit aisément les conséquences. D'un côté : exaltation excessive de l'esprit de domination, de supériorité, intransigeance, arrogance même, parfois ; de l'autre, mécontentement, impatience, aigreur, protestation. Et, pour la minorité, la situation est d'autant plus pénible que la majorité dont elle doit, malgré elle, subir la loi, a, nous le répétons, une question de race, toujours — une conception des choses bien différente de la sienne.

Est-ce à dire, alors, que la Suisse ne puisse subsister ? Ah ! non, certes. D'ailleurs, l'expérience — et une expérience qu'on ne saurait choisir plus concluante — a bientôt fait justice de pareille supposition.

Oui, la Suisse peut et doit exister ; même elle peut être, par sa composition, sans pareille encore, un des Etats les plus intéressants du monde, comme aussi l'une des patries les plus dignes de l'amour et de la fidélité de ses fils, parce qu'elle évoque le mieux l'image de la grande patrie terrestre après laquelle rêvent les âmes élevées et justement confiantes.